

Texte n° 2 :

► GIONO, *Les Âmes fortes*, p. 314-317 +318

Exploitable dans le cadre de réflexions sur :

► Définir le mal et ses origines

Volupté et cruauté : le sadisme de Thérèse

Présentation de l'extrait

Thérèse nous ouvre le secret de sa vie intérieure et livre son regard sur Chatillon, cette humanité en raccourcis. Le tableau n'est guère fameux. **Amenée à mieux se connaître à mesure qu'elle perce les autres, elle gagne un pouvoir extraordinaire et découvre l'ampleur de sa liberté.**

LE MAL ABSOLU

Contrairement aux autres, Thérèse s'examine à fond : en **personnage lucide** elle semble se dédoubler et s'adresse sans cesse à elle-même pour s'encourager à aller toujours plus loin. Son enquête ressemble à la démarche d'un philosophe qui chercherait l'origine absolue, le point fixe et indubitable à partir duquel déterminer l'ensemble de ses actions.

Or elle ne trouve au départ que le vide : rien ne la « tient », pas même l'argent, qui excite tant de convoitises... « zéro ». Le Contre avait signalé ce désintéressement singulier de Thérèse, à qui l'on peut offrir argent, vêtements ou bonne chère sans la tenter. Mais elle signalait le goût prononcé de Thérèse pour les hommes, ce que Thérèse contredit ici. « je n'étais même pas méchante », dit-elle. La méchanceté, c'est la condition des personnes ordinaires, tenus par leur vice particulier.

Or le mal auquel se voue Thérèse est un mal « absolu » au sens littéral du terme : est absolu ce qui ne dépend de rien. En effet, **Thérèse se fait l'apôtre d'une malignité pure**, clairement distincte des formes intéressées du mal. « je me foutais de l'argent », clame Thérèse, avant d'aller plus loin : « qu'est-ce qui te tient ? (...) Rien ». À la toute fin du roman, Thérèse avouera : « je n'aurais pas voulu manquer la mort de Firmin pour tout l'or du monde ». Il faut entendre l'image à la lettre : l'or du monde n'est pas ce qui l'intéresse. On peut donc parler d'une **gratuité du mal**.

Mais c'est aussi le comble du mal que décrit ici Thérèse : **elle a pour ambition de s'approprier non l'avoir de ses victimes, mais leur être même**. Cette **démensure** est illustrée par la comparaison avec le furet avide de sang plutôt que de viande. Quintessence de la cruauté (*cruor* en latin désigne le sang versé), le goût du sang fonctionne comme la

métaphore d'un vampirisme féroce. Giono donnera une illustration saisissante de ce vampirisme dans le passage où, épiant M^{me} Numance pendant la promenade, Thérèse parvient à deviner les moindres pensées de sa proie.

L'image du furet (comme le loup d'*Un Roi sans divertissement*) évoque en outre une **assimilation de l'humanité à l'animalité**, et participe à cet égard de la **vision gionienne d'une nature traversée par le mal, où n'existent que proies et prédateurs** (furet ou lapin). L'homme est un loup pour l'homme. Mais, à la différence de l'appétit du furet, l'avidité de Thérèse est insatiable : « *rien ne peut me combler* ».

D'OÙ VIENT LE MAL ?

Ce comble de perversité n'est que la conséquence du néant de la condition humaine. « Zéro » ; « Rien » : ces termes disent assez le vide et le manque à être qui sont à l'origine de la monstruosité de Thérèse : n'enviant rien chez les autres sinon leur altérité même, elle cherche à s'approprier non pas l'un de leurs attributs mais la totalité de leur substance. La conscience de son néant pousse Thérèse vers un *Autre* qu'elle croit plus riche. De là cet apparent paradoxe : « *je n'étais même pas méchante* ». En vérité **c'est précisément l'indétermination de son désir qui la pousse vers le mal absolu : le zéro appelle l'infini.** Cette trajectoire était déjà celle de Langlois, le héros d'*Un Roi sans divertissement* : seulement, refusant de faire le mal pour se désennuyer, Langlois optait pour un suicide qui lui conférerait « enfin, les dimensions de l'univers ». A la royauté désespérée de Langlois s'oppose l'assomption par Thérèse d'une cruauté gourmande et sans limites.

Maîtresse de son corps et de ses émotions, Thérèse cherche un objet sur lequel exercer sa puissance. Elle découvre alors **une humanité asservie et pitoyable.** Ceux qui, suivant les codes sociaux, apparaissent comme « puissants » sont en réalité des proies faciles. Leur pouvoir est illusoire et tout relatif. Car **tous sont asservis par leurs désirs**, tous ont une faiblesse : « la gourmandise », les « femmes », « la méchanceté » et, dans la plupart des cas, l'argent. Le vice mène les hommes.

Les hommes sont ainsi le jouet les uns des autres, ils sont « tenus », prisonniers de leurs désirs qui les livrent aux mains de leurs semblables. Une « simple petite blanchisseuse » peut mener un notable « par le bout du nez » pour peu qu'elle fasse jouer les ressorts de ses désirs. On pousserait un autre à « se précipiter dans un sac » en lui offrant un bon repas. **La comédie humaine, habitée par la bêtise et par la rouerie, par la ruse et par la faiblesse, s'étale sous les yeux de Thérèse.** Il lui suffit d'en profiter.

LE BONHEUR DANS LE MAL

« **Alors, qu'est-ce qui te tient ?** » : L'absence de désir ouvre en Thérèse un vide vertigineux. Pourquoi agir alors, au nom de quoi ?

L'indice qui lui permet de répondre à cette question, c'est son bonheur présent. En trouvant la cause, Thérèse découvre le dernier mot de l'énigme : « j'étais heureuse d'être un piège ». Sa liberté sans limite n'est pas le moyen de manipuler les autres, mais la cause et l'objet d'une jouissance extraordinaire. C'est donc pour l'exercer pleinement que Thérèse veut tendre un piège à quelqu'un.

Thérèse touche ainsi aux limites de la condition humaine. Elle accède à l'absolu. Sa liberté infinie la porte à une cruauté sans mesure. C'est ce que signale la métaphore animale : « Le furet ne mange pas de viande, voilà pourquoi je me foutais de l'argent. » Firmin, lui, était comparé par le Contre à une tique: la même image du sang sucé reparaît pour suggérer le **pouvoir de destruction et de mort que chaque homme possède sur les autres.**

La conversion au mal est la source d'une véritable jouissance sadique, à la fois dans l'anticipation de la cruauté (« l'attendre me fera plaisir tout du long») et dans l'acte même de son énonciation : **le méchant jouit d'avoir conscience de sa méchanceté** (c'est une autre différence avec le furet), il jouit de se savoir mauvais et de se tendre à lui-même un miroir satanique. La force de ce texte réside en grande partie dans la mise en place d'un théâtre intime où Thérèse est à la fois actrice et spectatrice de sa vocation au mal. Cette jouissance culmine dans la promesse finale d'une **exultation diabolique** : « **je suis qui je suis !** », où l'on peut entendre un écho pervers de la parole divine « **Ego sum qui sum** ». Dans la malignité, **Thérèse se propose d'atteindre une plénitude et une souveraineté quasi divines.**

Le bonheur de Thérèse est renforcé par la **découverte d'une providence infernale** qui veut que ses victimes ne demandent qu'à s'offrir : « Le monde est quand même bien fait. Les gens que tu vises ne tiennent à rien, *sauf à aimer* ; et ils te tombent dans les pattes ». **Il existe donc une harmonie du mal** : « ...tableau parfait / D'une fortune irrémédiable, / Qui donne à penser que le Diable / Fait toujours bien tout ce qu'il fait ! ».

Ce qu'on peut retenir de cet extrait

L'humanité ordinaire est simplement méchante : les maux qu'elle souffre dont d'autre origine que ses faiblesses et ses vices, qui l'asservissent et la rendent ridicule. Tour à tour manipulateur ou manipulé, chacun prend sa place dans la comédie humaine.

Mais Thérèse, cette âme forte, s'élève bien au-delà : elle prend conscience de sa liberté sans limite. Loin des petites choses du quotidien, loin des motifs illusoire que d'autres se donnent, **elle comprend que vouloir, c'est pouvoir.** C'est pour jouir de ce pouvoir qu'elle décide de l'exercer contre une victime choisie.

Et le mal est d'autant plus féroce – et d'autant plus jouissif – qu'il est gratuit. Cette découverte fait basculer le personnage de Thérèse dans une **démensure sadique.**